

Rémi Guinard

Derniers jours à Shibati

Documentaire d'Hendrick Dusollier

Un quartier en voie de disparition. Il ne fallait pas de perspective plus dramatique pour engager Hendrick Dusollier à tourner un documentaire à Shibati, dans la ville de Chongqing, située dans la province centrale du Sichuan, la plus peuplée de Chine. On parle souvent de Chongqing sans savoir que le nom peut désigner aussi bien le territoire, une municipalité autonome (comme Shanghai ou Pékin) de près de 40 millions d'habitants qui s'étend sur 83 000 kilomètres carrés de zones urbaines de toute taille et de territoires ruraux, que la ville qui se trouve au centre, et dont la population compte à elle seule quelque 8 millions d'habitants. Shibati est un petit quartier populaire de la ville de Chongqing, à flanc de colline, avec des ruelles en escalier, comme il y en avait tant d'autres, démolis pour la plupart, parfois reconvertis en quartiers touristiques, comme Ciqikou. Mais voilà : aujourd'hui, Shibati a disparu. Hendrick Dusollier aura donc filmé les derniers instants de vie d'un morceau de ville, avant son démembrement programmé.

À 42 ans, le cinéaste français a noué depuis de nombreuses années une relation d'intimité et d'affection avec la Chine. En 2010, à la jonction entre film d'animation, cinéma de fiction et documentaire, *Babel*¹, court métrage virtuose tourné à Shanghai croisant réalisme et anticipation visionnaire, figurait une vision allégorique de la mutation métropolitaine en cours. Dusollier revivifiait ainsi, en connivence étroite, déjà, avec l'ami compositeur attitré Jean-François Viguié et sur un registre d'emblée puissamment personnel, la tradition avant-gardiste délaissée de la "symphonie urbaine". Magnifié par une maîtrise technique stupéfiante, *Babel* prolongeait l'expérience proposée dès 2005 par *Obras*², un court métrage tourné à Barcelone par ce jeune homme sortant alors tout juste d'une "année Erasmus" en histoire de l'art et diplômé de l'école Penninghen et des Arts Déco parisiens. Autant dire qu'Hendrick Dusollier n'est pas un



1



2

documentariste au sens classique, mais un artiste plasticien trempé dans le cinéma d'auteur : un "homme à la caméra", un expérimentateur façon Dziga Vertov.

De fait, une solide continuité lie *Obras*, film d'apprentissage largement couronné, à *Babel* autant qu'à *Derniers jours à Shibati*, à savoir le basculement brutal d'une ancienne société conviviale dans l'environnement radical d'une modernité totalement exogène, anonyme, subie. Un sujet sans doute lié à un traumatisme familial qui, de son propre aveu, a fasciné Dusollier durablement : ses aïeux ibériques paupérisés, immigrés de fraîche date dans le vieux Malakoff au cours des années 1950, soudain relogés dans les nouveaux HLM bétonnés de Châtillon... Au-delà des différences de facture et de style visuel, cette trame arrime toute la production du cinéaste. Depuis le regard qu'il portait sur la destruction du vieux quartier de Raval, ancien cœur battant de la capitale catalane, jusqu'à sa captation de l'arrêt de mort frappant Shibati. Un quartier désormais cerné de tours, au cœur du quartier "riche" de la ville et comme hypnotisé par la clarté glaciale, juste en face, de ce centre commercial au nom trompeusement magique : la "Cité de la lumière de la lune".

La Chine, Hendrick Dusollier la parcourt sans trêve depuis près de douze ans, lui qui n'aligne pas dix mots de chinois. Cinq voyages ; six mois de tournage pour *Babel* ! En 2006, il cherche à filmer le barrage des Trois-Gorges, mais la zone est sous contrôle : tourner s'avère impossible ; pourtant, le cinéaste travaille toujours seul, en "clandestin", sans équipe ni preneur de son. Ce n'est qu'en 2014 qu'il finit par découvrir Chongqing, territoire tentaculaire en amont de l'ouvrage d'art en construction, qui doit faire face au déplacement de plus d'un million de villageois consécutif à la mise en eau de ce barrage.

Dusollier filme à trois reprises la ville en mutation et aurait voulu retourner bien plus tôt à Shibati, en amont de sa destruction ; en 2016, il arrive juste à temps. Renouant avec la veine documentariste, dépourvue des effets visuels oniriques et au rebours de l'esthétique propre à ses films pré-

1 et 2/ Images du film.

© H. Dusollier.

1 – *Babel* (2010, 15', coproduit par Arte), sélectionné au festival de Rotterdam, prix Unifrance, et récompensé dans une vingtaine de festivals.

2 – *Obras* (2005, 12'), sélectionné au festival de Locarno, prix SCAM et court métrage le plus récompensé de l'année dans les festivals internationaux.

cédents, le cinéaste travaille néanmoins toujours en artiste, muni de sa caméra subjective, se montrant dans l'image en train de filmer, sans la moindre mise en scène, au gré de ses rencontres. Aujourd'hui, il raconte : "Je captais la parole de mes interlocuteurs sans en comprendre un traître mot. Ce n'est qu'en postproduction, au moment de leur traduction, que j'ai pu découvrir la saveur de certaines séquences, pour les retenir au montage."

Ainsi centrées sur un petit nombre de personnages filmés au pied levé, ces séquences fonctionnent comme autant de révélateurs. Zhou Hong, un garçon de sept ans, sous le regard inquiet de sa mère, une plantureuse et colérique matrone, vendeuse de pastèques sur un trottoir du nouveau Chongqing, fera dès le prologue office de cicérone dans le labyrinthe de l'enclave en sursis, bientôt promise à l'effacement ; monsieur Li, le coiffeur, voit peu à peu sa clientèle se raréfier mais, obéissant à la "direction suprême du Parti", il consentira à déménager ; madame Xue Lian, qui gratifie le cinéaste du titre de "professeur", vieillarde touchante, juvénile et chenu, poète-artiste, collectionneuse de déchets, sorte de sainte marraine du quartier, recueille et héberge les *mingong*, ces ouvriers-paysans déracinés qui échouent en masse à Chongqing - sans compter les comparses qui, tour à tour, figurent l'humanité toujours vivace du quartier en voie de dislocation. Devant emprunter pour la première fois l'ascenseur de la tour où elle et son mari se voient relógés de force, la mère de l'enfant-guide aura ce mot : "Mais comment est-ce possible, une pièce qui monte ?"

Entre l'écrasante ville minérale en érection - hérissée de ses bataillons de tours d'habitation sans grâce et vrillée de sa ligne de métro flambant neuve menant à la nouvelle zone industrielle du Jardin du thé - et le lacis montueux, herbu et ensauvagé de Shibati, la fracture est béante. Cette perte irréparable, Hendrick Dusollier nous la fait éprouver, en bienveillant émissaire d'une mémoire : sans pathos ni explication, sans voix off, à travers son cheminement personnel, patient et sensible. De six mois en six mois, en trois étapes articulées sur les voyages du cinéaste, *Derniers jours à Shibati* restitue ainsi avec un talent singulier les phases d'un inexorable effacement urbain - j'allais écrire : d'un effacement humain. Pour qui sonne le glas ?

Remerciements à Émilie Rousseau, de l'Observatoire de l'architecture de la Chine contemporaine (Cité de l'architecture et du patrimoine, département de la Création architecturale), pour son aimable contribution.

Derniers jours à Shibati, documentaire d'Hendrick Dusollier (France, 2017, 60 min), prod. Studio HDK, Maria Roche, Les Films d'ici.

Présenté en mars dernier au Cinéma du réel au Centre Pompidou, le film a obtenu le prix des Jeunes et celui de l'Institut français Louis-Marcocelles.